

n'a d'ailleurs, que des données très vagues sur la nature du traité qui sera conclu. On ignore jusqu'à quel point l'indépendance du Yucatan y sera respectée. Il faut cependant, qu'elle le soit jusqu'à un certain point, puisqu'on assure que les efforts diplomatiques de Santa-Anna n'ont d'autre but que d'obtenir, avec le Yucatac, une trêve, jusqu'à ce qu'il puisse en faire la conquête définitive, lorsqu'il aura appaisé les mauvais vouloirs menaçants qu'il a soulevés contre lui en France, aux États-Unis et en Angleterre. Déjà, ainsi que nous l'avons les premiers annoncé, l'affaire relative au drapeau britannique, insulté dans un banquet diplomatique a été pacifiquement arrangé à Londres. Les journaux anglais, du 9, assurent que le ministre mexicain auprès de la cour de Windsor, a fait les plus humbles excuses, et qu'en conséquence ce petit méfait a été pardonné à Santa-Anna.

—Le *Courrier Français* de Mexico, du 9 décembre, contient un décret du président, d'après lequel il est fait à M. Alex. de Gros, sujet belge, une vaste concession de terres. L'entrepreneur s'oblige à faire venir, à ses frais, au moins mille familles belges, allemandes et suisses, dans le délai de dix ans, dans le département de Tamautipas, et à les mettre en état de cultiver les terres qui leur sont destinées; en gardant une distance de vingt lieues de la frontière étrangère.

Les colons seront libres, pour dix ans, de toutes contributions, quelle que soit leur dénomination, à l'exception des impôts municipaux; ils pourront introduire, sans aucun droit, par Matamoros, ou autre port ouvert au commerce, sur la mer du nord, le plus proche de leurs colonies, tout ce qui leur sera nécessaire pour la colonie et pour leurs besoins particuliers, en se soumettant aux lois du pays; les douanes maritimes prendront connaissance des effets que l'on importera; le gouvernement suprême désignera les points les plus convenables de la côte pour l'exportation des produits de la colonie.

M. Guénot, qui avait été envoyé en France par le gouvernement mexicain pour y étudier la fabrication de la soie, est arrivé à Vera-Cruz, suivi d'un certain nombre d'ouvriers des manufactures de Lyon. Il emporte, aussi des métiers et tous les ustensiles nécessaires pour commencer immédiatement à fabriquer.

Des nouvelles de la Sonora annoncent qu'il y a eu un combat, le 27 octobre, à Tepupa, entre les troupes du gouvernement, commandées par le général José Urrea, et les rebelles, sous les ordres des frères Gandara. Ces derniers ont été défaits et ont pris la fuite, en laissant au pouvoir d'Urrea plus de cinq cents hommes tués, blessés ou prisonniers. Les rebelles ont aussi battus dans une autre affaire, moins sérieuse, à San Ignacio. Après ces deux combats, Adalid, un des chefs rebelles, et Juan Gandaria s'étaient retirés à Curcupu, où ils avaient pris position; mais, à l'approche du général Urrea, ils se sont enfuis en prenant la route de Horcasitas et de Gavilan; on pensait qu'ils avaient été rejoints par Manuel Garanda, vis-à-vis Buenavista. Cependant, comme le général Urrea n'avait pas cessé de les poursuivre, on s'attendait généralement à une seconde affaire de Tepupa.

Dans la nuit du 14 novembre, un caporal, nommé Antonio Rucio, a voulu tenter un mouvement insurrectionnel à la tête de quelques compagnies de la garnison du Paso del Norte. Mais par l'intervention du curé, ces compagnies sont rentrées dans l'ordre avant même que les forces dépêchées à leur poursuite par le colonel Monterde eussent pu les atteindre. — (*Courrier de la Louisiane.*)

—Les journaux de la Jamaïque publient la lettre suivante, datée du 12 décembre, et adressée par le lieutenant A. G. Bullman de la marine anglaise au vice-amiral Adam :

« Monsieur, j'ai l'honneur de vous informer que, conformément aux ordres reçus du commodore Sharpe, je suis parti d'un Port-Royal le 21 novembre, et, après une pénible traversée, je suis arrivé à Santa-Martha le 1er courant. Je me suis immédiatement mis en communication avec le consul de S. M. B. et je suis heureux de vous annoncer que tout est tranquille ici, ainsi que dans la province : l'énergie déployée par les autorités, après le meurtre du gouverneur, a complètement paralysé les insurgés, dont la tête est mise à prix et qui errent dans les montagnes. Je suis entré lundi dernier à Carthagène; on ne craint plus aucun soulèvement. Le général Pando était rentré la veille avec ses troupes, amenant deux des assassins du gouverneur. On espère s'emparer bientôt de Reasco, le chef de la bande. »

Horrible désastre.—Le fleuve Mississippi a été, pendant la nuit du 3 au 4 janvier, le théâtre d'un des sinistres les plus épouvantables que l'on ait jamais eu à enregistrer dans les annales de la navigation américaine. Le steamer *Shepherdess*, parti de Cincinnati pour St. Louis avec un nombre de passagers que l'on évalue diversement de 150 à 200, était arrivé vers minuit à Cahokia Bend, situé à moins de trois milles de Saint Louis, lorsque tout-à-coup il donna sur un de ces arbres morts que l'on appelle *snags* ou *chicots*, et il s'ouvrit une voie d'eau si large que le navire s'engloutit immédiatement, sans qu'on eut le temps de donner l'alarme aux passagers qui étaient tous couchés dans leurs cabines. En moins de trois minutes l'eau couvrit le pont, et les quelques personnes qui s'y trouvaient s'élançèrent sur le gaillard d'arrière. Le navire, qui était toujours entraîné par le courant, se jeta bientôt sur un chicot et fut renversé sur le côté gauche; puis, en se dégageant, il inclina si fortement sur le côté opposé que plusieurs personnes furent précipitées dans le fleuve par ce brusque mouvement de bascule. Le steamer marchait toujours, mais il s'arrêta enfin sur un banc de sable contre lequel il se heurta avec tant de violence que les cabines si-

tuées sur le pont se détachèrent et flottèrent en continuant à descendre, laissant le corps du navire complètement englouti. Pendant que la perte du *Shepherdess* s'accomplissait ainsi en trois reprises, il se passait à son bord un drame qu'il est plus facile d'imaginer que de décrire. La nuit était très obscure et très froide. Presque tous les passagers avaient été surpris au lit par l'eau qui envahissait le navire; cependant les communications étaient si largement ouvertes que la plupart avaient réussi à gagner le pont. Mais là, demeurant, paralysés par le froid, ils étaient bientôt entraînés par le courant, et beaucoup d'entre eux faisaient de vains efforts pour atteindre la rive qui cependant n'était pas éloignée. Presque tous ceux qui ont été sauvés, au nombre de cent environ, furent recueillis sur les cabines qui surnagèrent, par le steamer *Henry Bry*, qui était survenu peu de minutes après le désastre. Aux dernières dates de St. Louis, le 5, on faisait des fouilles dans le navire englouti pour retirer quelques effets précieux; on y cherchait aussi la liste des passagers, mais elle n'avait pas encore été trouvée, de sorte qu'il était impossible de connaître exactement non seulement les noms, mais aussi le nombre des victimes. On l'évalue diversement de 30 à 60. Le capitaine Howell a péri le premier, et sa perte est d'autant plus regrettable qu'il laisse une femme et onze enfants sans fortune. Le voile de la nuit a couvert les principales scènes de ce terrible drame, on en raconte cependant quelques-unes. Sur le *Shepherdess* se trouvait une famille anglaise composée de 10 personnes, et nouvellement arrivée dans ce pays. Dans le désordre qui eut lieu, cette famille se trouva divisée en trois fractions. Neuf s'élançèrent dans le fleuve, et réussirent à aborder, cinq sur la rive gauche et quatre sur la rive droite. Le dixième demeura sur les cabines flottantes où il fut recueilli. On peut imaginer quelle fut leur joie lorsque, le lendemain, ils se trouvèrent tous réunis. On cite un passager qui a perdu 30 esclaves, un autre 8, un troisième \$3,000 et un quatrième \$1,600. On cite comme s'étant signalés par un admirable dévouement, dans ce désastre, MM. Robert Bullock, Dr. Massy et Irvin.

LA PROVIDENCE VEILLE SUR NOUS.

En 1562, par une de ces froides et brumeuses soirées d'automne, où les vapeurs blanches de la Seine jettent sur les rives de ce fleuve et sur les édifices qui l'avoisinent une sorte de nuit grisâtre qui précède l'obscurité, un jeune homme d'une haute taille, et dont les vêtements d'un drap fin, mais déchirés, annonçaient que chez lui l'aïeance et le luxe avaient fait place à la misère, se promenait le long du Louvre, lentement et la tête baissée.

Déjà les ouvriers qui travaillaient sous les ordres du célèbre sculpteur, Jean Gouzon, avaient suspendu les immenses travaux qu'ils exécutaient dans ce noble et vaste édifice. Sauf quelques sentinelles disposées de distance en distance, sauf quelque passant attardé qui se hâta de regagner sa demeure, personne ne troublait la solitude et le silence de cette partie alors assez déserte de Paris.

Cependant un vieillard, qui, lui aussi, paraissait livré à ses méditations, suivi à distance de quelques serviteurs en livrée, s'avancé gravement vers la partie du Palais naguères embellie par François Ier, et passa près du jeune homme dont nous avons parlé, lorsque celui-ci absorbé dans ses tristes rêveries, s'arrêta tout-à-coup devant l'endroit le plus escarpé de la Seine, et y plongea des regards égarés et pleins d'une résolution désespérée.

—Mourir! s'écria-t-il, se frappant le front, mourir quand je suis si jeune! quand j'ai tant de choses qui me promettent de la gloire! quand j'ai tout quitté pour suivre une impérieuse et irrésistible vocation! Il n'y a donc point de Providence! Et il allait se précipiter dans la Seine, quand un cri jeté derrière lui, l'arrêta et lui fit tourner la tête.

C'était le vieillard qui se hâta vers lui, et le saisit par le bras, pour mieux l'empêcher de mettre à exécution le funeste dessein qu'il méditait.

—Jeune homme, dit-il, est-ce à votre âge que l'on blasphème? Deuter de Dieu et vouloir mourir! Quoi donc a pu vous pousser à de si coupables extrémités?

—La misère!

—La misère, enfant! Mais cette misère qui vous accable aujourd'hui, savez-vous si la Providence, dans ses voies miséricordieuses, ne vous l'a point envoyée comme une épreuve, comme un moyen peut-être de changer votre position et de la rendre heureuse? Ce ne sont point les jeunes-gens, naïfs comme vous semblez l'être, que Dieu repousse de sa main; ce sont les pêcheurs endurcis qu'il abandonne dans sa justice ou triste sort qu'ils ont mérité. Vous paraîtiez honnête, et je ne sais pourquoi, mais vous m'inspirez une bonne idée de votre éducation et de votre naissance. Venez avec moi, je veux aujourd'hui vous donner asile; vous me raconterez votre histoire, et si vous êtes digne d'intérêt, je pourrai, je l'espère du moins, vous être de quelque utilité.

Puis se retournant du côté de ses gens: ses châteaux, leur dit-il.

A la voix de leur maître, les serviteurs accoururent, et ouvrirent une petite porte qui introduisait dans le Louvre. Là ils allumèrent des flambeaux, et précédèrent le vieillard et le jeune homme dans un riche appartement dont une immense bibliothèque tapissait les murailles. Le vieillard s'établit dans un grand fauteuil, fit signe à son hôte de s'asseoir, et ordonna qu'on servît à celui-ci à manger. Après un repas copieux où le jeune homme put satisfaire un appétit des mieux conditionnés, et qui semblait amuser beaucoup le vieillard, ces deux personnages si subitement et si bizarrement réunis se regardèrent avec curiosité.

Le jeune homme avait une de ces physionomies franches et ouvertes qui